

Prédication

Romain Schildknecht

Voici le texte que nous allons méditer :

L'homme, né de la femme, vit peu de jours,
rassasié de tourments ;
comme fleur, il germe et se fane ;
tel une ombre, il fuit sans s'arrêter.
Et toi, Dieu, c'est sur lui que tu fixes ton regard,
c'est moi que tu obliges à comparaître avec toi !
Qui tirera le pur de l'impur ? Personne !
Puisque ses jours sont décrétés,
que tu as décidé du nombre de ses mois,
et fixé sa limite, infranchissable,
détourne de lui ton regard, et laisse-le,
jusqu'à ce que, tel un salarié, il s'acquitte de sa journée !

(Car il y a pour l'arbre un espoir :
une fois coupé, il peut verdir encore
et les jeunes pousses ne lui feront pas défaut.
Quand bien même sa racine aurait vieilli en terre,
et que la souche serait morte dans le sol,
dès qu'il flaire l'eau, il bourgeonne
et se fait une ramure comme un jeune plant.
L'homme qui meurt reste inerte ;
quand un humain expire, où donc est-il ?
Les eaux pourront quitter la mer,
les fleuves, tarir et se dessécher :
mais l'homme, une fois couché, ne se relèvera plus.
Les cieux disparaîtront avant qu'il ne s'éveille,
qu'il ne sorte de son sommeil.)

Ah ! Si seulement tu me cachais au séjour des morts
et me dissimulais jusqu'à ce que reflue ta colère !
Tu me fixerais un terme où tu te souviendrais de moi.

(Mais l'homme qui meurt va-t-il revivre ?
Tous les jours de mon service,
j'attendrais, jusqu'à ce que vienne ma relève.)

Tu m'appellerais et je te répondrais,
tu languirais après l'œuvre de tes mains.
Alors que maintenant tu dénombre mes pas,
tu n'épieras plus mon péché ;
scellée dans un coffret serait ma transgression,
et tu blanchirais ma faute.

- Qui parle ?
- C'est la plainte.

Vous connaissez sans doute ? D'autant que les Français sont champions du monde de la plainte, paraît-il.

Nous avons ce défaut de toujours nous comparer à d'autres et de jalouser. Vous savez l'autre, celui qui a exactement ce que j'aurai aimé avoir, celui qui est plus beau, plus fort, meilleur que moi, celui à qui tout réussit, celui qui fait les choses sans effort quand moi, moi, je dois toujours trimer, bosser dur, me battre pour obtenir quelque chose ne serait-ce qu'une miette.

*« L'homme, né de la femme, vit peu de jours,
rassasiés de tourments ; »*

Eh oui chacun doit porter sa croix, n'est-ce pas ce que l'on se dit souvent. Et des croix j'en porte...

Le texte d'aujourd'hui nous parle cependant d'une plainte beaucoup plus profonde. C'est une plainte qui monte en crescendo, qui afflue comme un rûle, venue du fond des âges.

C'est la plainte de Caïn chassé de devant Dieu pour avoir tué son frère,
C'est la plainte d'Abraham à qui Dieu lui a demandé de sacrifier son fils unique
C'est la plainte de Jacob qui a trompé son monde et qui est obligé de fuir
devant la volonté de meurtre de son frère Esaü

C'est la plainte du Pharaon qui a trop résisté à Dieu et qui voit son fils premier-né mourir

C'est la plainte de David à qui l'on a annoncé que son premier fils allait mourir
C'est la plainte de tout un peuple condamné à l'exil après avoir vu le pays être dévasté par l'envahisseur.

Oui, cette plainte vient du fond des âges. C'est la Plainte, seule et entière, et nous la reconnaissons tous, car tous nous avons un jour où l'autre été confronté à une misère, à une perte irréparable, à une peine profonde. Nous connaissons tous cette angoisse qui nous tenaille au plus profond de nous-mêmes et nous donne l'impression que nous allons être engloutis dans les abîmes. Cette peur viscérale que notre existence même soit menacée.

Combien de fois nous est-il arrivé de nous « laisser glisser vers nos marécages intérieurs là où les plaintes grossissent à vue d'œil en s'abreuvant à nos eaux stagnantes. » (Marion Muller-Collad, « l'Autre Dieu »)

La plainte que nous avons entendue là est celle de Job, « notre vieux frère Job » comme aime à l'appeler la pasteur Marion Muller-Collard.

Job ! Sa misère est totale, sa ruine est complète. Il git sur le tas de fumier de sa désolation et la main tendue de ses amis semble agir à contre-emploi : lui semble s'enfoncer plus loin encore :

*L'homme qui meurt reste inerte ;
quand un humain expire, où donc est-il ?
L'homme qui meurt va-t-il revivre ?*

Lorsque nous sommes dans une situation d'angoisse profonde, vers qui alors se tourner quand même nos amis nous semble lointain ?

*Je lève les yeux vers les montagnes, d'où me viendra le secours ?
Le secours me vient de Dieu qui a fait la terre et le ciel.*

Job se tourne vers Dieu et l'interroge. Dans le livre de Job s'installe un dialogue entre Job et Dieu, un dialogue qui aboutit à la louange de Job envers son créateur : oui, même au plus profond de son malheur, Job loue Dieu.

(photo du retable d'Issenheim)

Mathias Grünewald a peint ce Christ en croix. Ici, on voit Jésus couvert de pustules. Clairement, Mathias a pensé à son vieux frère Job en peignant ce Jésus. En rapprochant ainsi Jésus et Job, Mathias Grünewald a voulu nous signifier que le Christ porte sur la croix toute la misère humaine, il porte sur lui cette Plainte venue du fond des âges, il porte en lui Job et donc nous-mêmes.

Où trouver le courage d'être lorsqu'on a fait l'expérience que nous ne sommes protégés de rien lorsque vient la Menace, celle avec un grand M, celle existentielle qui alimente la Plainte ?

Job s'en est enquis auprès de Dieu et a fini par le louer.

Le Christ sur la croix a remis son esprit entre les mains de Dieu.

Il n'y a pas de réponse à tous les pourquoi que nous pouvons nous poser face à la Plainte et à la Menace. Job a longuement interrogé Dieu et Dieu ne lui a rien dit de la raison d'être du mal, il n'a que fait répondre à la raison d'être de la Vie. Et à Job de reconnaître sa grandeur et d'accepter sa bassesse.

À la plainte et à la Menace, Dieu oppose la Grâce.

Marion Muller-Collard écrit, et je la rejoins

« J'aime ce Dieu de la réponse de Job qui me sort des vaines tentatives religieuses de négocier avec le réel. J'aime cet exercice de débusquer avec lui la Grâce dans ce qui est et ne répond à aucun système, mais au pari original qu'il est préférable que quelque chose soit plutôt que rien. J'aime travailler à entrer dans l'exigence paradoxale de la Grâce. Exigeante, car elle défait une à une les mailles serrées des calculs qui m'ont longtemps rassurée. Exigeante comme l'Évangile.

Jésus de Nazareth a payé de sa vie d'avoir fait voler en éclats les enclos de la religiosité qui contraignaient son Dieu immense à n'être que le pauvre signataire d'un contrat. Ce Dieu qui lui insufflait le courage d'être, quoi qu'il arrive. » (L'autre Dieu)

Le courage d'être, plutôt que ne pas être. Jésus a tranché à la question d'Hamlet. Le courage d'être, plutôt que ne pas être.

Oui, il faut du courage pour être. Être pour participer aux œuvres de Dieu. Job l'acceptant, est rétabli par Dieu aux yeux de tous les hommes. Jésus, l'acceptant, est ressuscité d'entre les morts aux yeux de tous les hommes.

Et nous ? Avons-nous le courage d'être ?

« Respire, prends courage, ouvre tes volets. Tant qu'il fait encore jour, travaille aux œuvres de celui qui a créé la vie. »

Amen

P.S. Cette prédication emprunte pour une part à l'excellent ouvrage de Marion Muller-Collard : « L'autre Dieu »